Fernand qui avait travaillé auparavant chez un boucher, savait tuer le cochon et le transformer en charcuterie.

Tuer le cochon représentait un véritable rituel qui prenait bien deux jours. Les voisins s'entraidaient car chaque ferme avait besoin de viande pour toute une année. À chaque fois, la plus grosse des bêtes était condamnée. On préparait l'échelle pour la mettre dessus, c'était "la civière du mort". Le cochon hurlait, nous devions le tenir fermement tandis que le boucher-bourreau prenait un couteau bien aiguisé et l'égorgeait. On se précipitait alors pour récupérer le sang dans des bassines et en faire des boudins; il ne fallait pas en perdre une goutte. Le travail des femmes était important et long. L'animal mis par terre, elles brûlaient ses poils avec des bouchons de paille enflammés, puis le brossaient avec de l'eau bouillante pour qu'il soit bien propre. Moi, je m'étais confectionné un crochet spécial pour enlever les onglons (les sabots) bouillis du cochon. Et je mangeais avec délice ce qu'il y avait à l'intérieur; c'était chaud et tout aussi bon que ceux qu'on trouvait en boucherie. Rien ne se perdait !

Cela se passait souvent pendant les vacances de février. Cette tradition a disparu petit à petit et il me semble que, chez nous du moins, elle n'existait quasiment déjà plus lorsque je suis parti à l'armée en 1955. J'en fus rassuré car cette cérémonie cruelle me choquait beaucoup, même si je la trouvais indispensable pour nous nourrir.

Mais voir ces bêtes souffrir, voir leur vie sacrifiée à ceux qui les élevaient, me faisait poser beaucoup de questions. Habituellement, les vieux meurent de vieillesse ou de maladie, les jeunes d'accidents, et l'on élève et tue des animaux que l'on aime bien pour les manger: ce paradoxe me hante toujours. Pour éviter cela, quand je suis devenu éleveur j'ai décidé de faire uniquement de la sélection. Ainsi, sauf exception, aucun de mes animaux ne partirait à l'abattoir.

Voir ces bêtes souffrir, leur vie sacrifiée à ceux qui les élevaient, me faisait poser beaucoup de questions. Habituellement, les vieux meurent de vieillesse ou de maladie, les jeunes d'accidents, et l'on élève et tue des animaux que l'on aime bien pour les manger: ce paradoxe me hante toujours.

Tire-foin pour extraire le foin du fenil, fortement tassé par les bœufs. Il servait aussi à y mettre les pommes à "bougner" (à mûrir). (coll. R.C.)

Outil à écraser les patates dans la bacade des cochons

27

Enfance et apprentissage

Mais la ferme me manquait, et l'envie me prit de dessiner sur un petit carnet (je l'ai toujours), de façon précise, toute sorte de matériel agricole que je coloriais, comme un tracteur tout orange auquel j'avais attelé une remorque de couleur bleue.

Mon petit carnet de notes et de croquis

Une famille engagée pendant la guerre

Mon père, souvent absent, devait être très prudent. En effet, nommé syndic régional par le gouvernement de Vichy, il était en charge du ravitaillement : sa mission était de réquisitionner des produits dans les fermes pour nourrir les Allemands. Tâche ô combien ingrate, il se trouvait "dans la gueule du loup". Cependant, profitant de sa position, il put, par exemple, avec l'aide de copains, sauver plus de 800 jeunes du STO • en leur procurant des faux-papiers.

Mes parents sauvèrent même plus tard le docteur Belcour de la Gestapo : il était devenu un des chefs de l'Armée secrète pour la région de Haute-Corrèze. Son fils, Henri Belcour, fit l'éloge de mon père lors de ses obsèques: « Je n'oublierai jamais l'accueil que Jacques Coudert et son frère Pierre offrirent à mon père durant plusieurs semaines lorsqu'il était recherché par la Gestapo ».

Mon père reçut, en reconnaissance de ses actions pendant l'Occupation, la Médaille de la Résistance, la Croix de guerre et la Légion d'honneur en 1946.

Le 18 décembre 1943, je venais tout juste de fêter mes neuf ans. Ce jour-là, il me demanda d'aller au moulin de Prat emmener du grain avec l'âne Pompon. Ce moulin était situé près de Meymac, à une dizaine de kilomètres de la maison. Au moment où je préparais Pompon et la bétaillère, mon père me dit, le ton grave: « Tu feras attention, sous les sacs de grain, j'ai mis des enveloppes bien cachées. Quand tu arriveras près du moulin, des gens sortiront du bois et tu les leur donneras ». Je n'ai pas cherché à obtenir davantage

•Le STO (Service du travail obligatoire) fut institué par le gouvernement de Vichy durant la Seconde Guerre mondiale, pour fournir de la main-d'œuvre aux usines du Reich : la majorité des jeunes Allemands était au front.

31

Lorsque j'ai parlé à René Dumont de mes premiers essais de génisses en plein air, il m'a répondu: « Continue, tu es dans la bonne voie, cultive de la bonne herbe, récolte de bons fourrages pour l'hivernage, tu verras…tu en vivras, et fais connaître ton expérience ! » René Dumont et Pierre Chazal venaient de publier La Révolution fourragère. Suite à leurs expérimentations dans la région de Lyon, à Momand (52), l'augmentation des ressources fourragères sauva les éleveurs de vaches laitières qui étaient désespérés et leurs enfants ont assuré la relève. Cette "Révolution fourragère", qui pouvait se faire à moindres frais, était applicable par tous. Ce livre, dont j'ai usé les pages à force de le feuilleter, apporta des perspectives décisives en matière de productivité, de revenus et d'évolution sociale, à ces petites fermes familiales, si nombreuses alors.•

René Dumont :

« Continue, tu es dans la bonne voie, cultive de la bonne herbe, récolte de bons fourrages pour l'hivernage, tu verras… tu en vivras, et fais connaître ton expérience!»

•La Nécessaire Révolution fourragère et l'expérience lyonnaise, de Pierre Chazal et René Dumont, 1955 (Le Journal de la France Agricole, Paris)

Durant l'hiver 1953, j'ai tenté l'expérience de laisser trois génisses en plein air intégral, dans le froid et la neige.

…Elles s'étaient débrouillées toutes seules pour survivre

Février 1953 au Loubeix: mes véritables débuts d'élevage en plein air intégral toute l'année

45

3. La propriété de Meilhards

Aujourd'hui

Les plaques de concours gagnées par mon ancêtre Paul (voir aussi p. 18 et 56)

En 1955, mon père réalisa son rêve. Il put acquérir les deux tiers de la propriété de Meilhards, située près de Chamberet, à 80 km du Loubeix, dans une région bien adaptée à l'élevage des vaches limousines. Cette propriété était en indivision entre trois membres de la famille : Munier, le beau-frère de ma mère, Coudert et Des Places. Mes parents savaient déjà depuis quelque temps que mon oncle Munier, qui exploitait la propriété, voulait tout arrêter. Avec ses 100 hectares (60 de terre, 20 de friches et 20 de bois), cette propriété en indivision depuis le décès de mes grands-parents maternels détenait un potentiel, mais son exploitation était alors très limitée, le cheptel et le matériel s'étant réduits à leur plus simple expression. Quant aux bâtiments et à la maison d'habitation, c'était un sentiment d'abandon qui dominait quand on pénétrait dans la cour. L'exploitation qui avait connu son heure de gloire avec mon arrière-grand-père maternel Paul (voir ci-dessus p. 18), avait progressivement perdu de sa superbe avec son fils Charles qui l'avait confiée à son fils Jacques, qui lui-même l'avait transmise au beau-frère de ma mère.

Mon père demanda à ses beaux-frères s'ils voulaient racheter la propriété. Au printemps, après négociations entre les différentes parties et avec mon accord, mon père racheta pour moi la part d'une tante. Guy Ferté avança une somme importante à mon père – pas de reconnaissance de dettes entre eux, la parole donnée suffisait. Il savait que je saurais me débrouiller, et ma mère fut heureuse que la propriété de sa famille fût reprise par l'un de ses fils. Mes parents avaient le projet de finir leurs jours dans la maison principale reconstruite au milieu du XIXe siècle.

54

III.

PASSIONS LIMOUSINES

84 Les Limousines d'Élodie à Lamazière-Basse (ph. MFH)

…et du Limousin au monde entier

Vaches et veaux dans la neige en plein hiver : une révolution !

de mon troupeau. Avec Denis, nous serions ainsi les premiers à faire l'élevage en plein air intégral. C'était parfait pour la production de femelles qui était indispensable pour augmenter le cheptel femelle et pallier la réforme éventuelle d'une ou deux vaches adultes. Nos réserves fourragères seraient consacrées, l'hiver, aux animaux repeuplant le troupeau.

Les gens de Meilhards, avaient ainsi vu arriver au "château" un nouveau descendant des Barbou des Places : un jeune de tout juste 21 ans qui allait se retrouver à la tête d'une ferme de 100 hectares, ce qui était doublement inédit à l'époque, tant en raison de la taille de l'exploitation (les fermes avoisinaient alors en moyenne une quinzaine d'hectares), que de mon jeune âge.

En fait, je ne m'installerai et n'habiterai Meilhards qu'une fois rentré d'Algérie. En attendant, entre mon travail au Loubeix et ce projet à Meilhards, mes journées étaient bien remplies. Au mois d'août, je trouvai le temps de participer pour la première fois au championnat de France du meilleur conducteur de tracteur dont c'était la deuxième édition. Je décrochai la palme et rapportai, non sans fierté pour toute la famille, la coupe du vainqueur ! (cf. p 40)

J'avais vu tout de suite l'intérêt de développer la méthode du plein air. Elle pouvait prospérer sur cette terre adaptée naturellement à l'élevage du bétail

59

1. Retour à la ferme

« Je m'appelle Agora… »

« Je suis née et j'ai vécu chez Régis Coudert, l'ami de mes sœurs. Tous les jours il venait nous dire bonjour et plus encore s'il nous trouvait tristes. Il veillait sur tout, nous parlait, nous caressait. Nous étions toutes heureuses de ces marques d'affection. Il veillait à ce que nous mangions de la bonne herbe, que nous ayons du foin l'hiver. Avec ses yeux d'aigle, il voyait vite si l'une d'entre nous avait un problème. Nous vivions dans un paradis pour vaches, libres, dehors toute l'année. L'hiver nous étions sur des sols portants, entre de hautes haies. Nos enfants y étaient protégés et heureux. Arrive le printemps. Peu à peu, nous broutions tous ensemble les nouveaux brins d'herbes et de plus en plus en avançant dans les saisons. Régis prenait soin de nous offrir des minéraux en permanence car notre sol n'était pas très riche.

C'est moi, Agora, 10 ans, avec un de mes petits…

Mes compagnes avaient beaucoup d'allure. Toutes étaient des vaches fières, belles, douces, de race pure, mères de petits qui ont irrigué beaucoup d'élevages, en France, mais aussi en Belgique, en Hollande, au Danemark, au Canada, en Argentine, en Amérique… Dans beaucoup de pays ces petits sont devenus des champions, alors même qu'ils étaient les premiers à avoir été nourris uniquement à l'herbe et à vivre en plein air : Ufalo a fait les beaux jours argentins; Punch fut un des meilleurs géniteurs mâles d'Amérique; Danseur eut le prix d'honneur un 27 décembre 1968, seul veau de plein air intégral parmi tous ses concurrents. Sa mère était une si grande laitière que son petit prenait mille cinq cents grammes de plus par jour! Banjo, Espagne et Fantasque ont fait une belle photo de famille qui orne encore les rayons des Intermarché de France. Ils sont à la une de ce livre mais aussi de nombreuses cartes postales et en filigrane sur toutes les cartes des animaux de race pure (herd-book) (cf. p. 123). Mes copains, Natron, Lupin et Mimosa ont même été choisis pour être exposés au Concours Général Agricole de Paris. Heureusement, Régis ne les a pas prêtés, ils auraient encore été capables de trop les engraisser et moi de ne pas les reconnaître à leur retour!

Je n'ai jamais connu le vétérinaire…, j'ai toujours fait naître mes enfants sans assistance. À sept ans, j'avais déjà eu sept petits, dont deux fois des jumelles.

Le taureau Natron

J'étais, moi, une des préférées. Je n'ai jamais connu le vétérinaire. J'avais des ongles parfaits, un caractère en or, j'ai toujours fait naître mes enfants sans assistance. À sept ans, j'avais déjà eu sept petits, dont deux fois des jumelles. Deux d'entre elles ont été qua-

Heureuses comme des vaches dans l'herbe de Meilhards

Championet Vandale. En 1958, toutes les bêtes étaient dehors, libres et en pleine santé.

Denis Donzé est resté avec mois toute l'année 1959. C'était chic de sa part. Ces résultats m'encourageaient à poursuivre dans cette voie.

En cette année 59, un an après mon retour d'Algérie, ma vie avait déjà pris un sacré tournant. Je n'avais pas le temps de regarder en arrière : il fallait bosser! J'avais trop envie d'aller au bout de cette méthode du plein air. Moi qui travaillais en solitaire dans mon coin, je me disais que ce que je faisais était "bien", mais je voulais "mieux"! Et ce mieux, je commençais à le vivre avec un groupe de quatorze francs-tireurs, les hussards de l'élevage moderne, qui venaient de fonder, en mars 1959, le **CETA** (Centre technique agricole) **de Pierre-Buffière !** Tout était là pour une transformation radicale. Armé pour un nouveau combat, plus pacifique celui-là, je ne serai plus seul désormais.

Et puis surtout, je venais de faire une rencontre, celle d'Alix, jeune comme moi et pleine d'enthousiasme pour notre avenir.

Mes premiers veaux nés dans la neige. Qu'ils étaient beaux!

La moissonneuse-batteuse : quel changement ! Ce sera pour bientôt…

89

Nous pouvions dès lors présenter nos animaux à des concours organisés dans le cadre du Herd-book, c'était notre droit d'entrée dans l'élite même si, au début, nos animaux inscrits avaient des parents non-inscrits. Nous avions en point de mire de sélectionner les meilleurs, génération après génération. Nous voulions aussi que l'élevage en plein air de nos animaux gagne du terrain, fasse tache d'huile et que, libérés des étables, les animaux retrouvent un milieu naturel. Ce moment clé de notre histoire allait amorcer une mutation irréversible de la race limousine.

Déclaration de naissance de Franquette, fille de Danseur et de Caravelle

CETA et Herd Book
Nos objectifs de production

Nos vaches doivent être fertiles, bonnes mères et vêler régulièrement pendant de nombreuses années.

Les veaux doivent naître sans difficultés et se nourrir du lait de leur mère jusqu'au sevrage.

Le veau au sevrage doit peser la moitié du poids de sa mère: soit 650 kg/2 environ, ce qui permet d'économiser l'achat de 100 kg de farine par veau.

Les produits de nos vaches, appelés "broutards", destinés à être engraissés après leur sevrage, sont donc le fruit des conditions d'élevage naturelles (lait + herbe pâturée).

Les mères doivent être suffisamment laitières, c'est-à-dire avoir une production de lait de 2000 l à 3000 l par an, dans une mamelle bien faite, aux tétines petites.

Cette exigence implique de bien choisir le taureau, car la qualité laitière se transmet très bien par l'hérédité : un taureau né d'une lignée laitière reconnue transmet ce caractère laitier, à condition de ne pas mettre, après lui, un géniteur qui effacerait cette qualité.

Savoir cultiver et exploiter l'herbe dont tout ce qui précède dépend, améliorer cette culture par l'alternance fauche – pâture, pour récolter des fourrages de qualité.

Enfin obtenir des animaux calmes, ayant un indice de consommation inférieur à 6 unités fourragères par kilo de gain de poids vif.

Fiche d'inscription au Herd Book de la vache Hagora, fille de Prince et d'Hirondelle, provenant de l'élevage d'Alix Coudert

123

Louis de Ne… le monde. Il a… qu'on pouvait… que nous avion… le fait d'avoir… l'intérêt que n… qui avaient re… leur troupeau… Ses premiers v… par l'acquisition… dicats locaux…

9. La Limousine à l'international

Prince Pompadour

À la conquête de l'ouest

Louis de Neuville utilisa notamment son grand talent pour introduire la Limousine aux États-Unis. En 1968, il trouva aux USA un publiciste pour promouvoir la race limousine, alors inconnue sur place. Ils fondèrent une association pour que ses membres, contre une cotisation de 2 500 dollars, puissent avoir le droit d'exploiter la semence d'un taurillon, "Prince Pompadour". Personne n'avait vu le taureau, ils le découvrirent dans un hall de casino à Las Vegas, lieu assez original ! Vingt ans plus tard, l'association comptait 6000 membres actifs. Elle

Une expérience de métissage en Uruguay

La Station de recherche agronomique de l'Uruguay, "L'Estanzuela", avec laquelle le CETA de Pierre-Buffière collabora dès 1962, réalisait des croisements de limousines avec des races locales et surtout avec la race Hereford, une des races anglaises les plus répandues dans le monde et qui était aussi la plus nombreuse en Uruguay (85 % du cheptel). Ces travaux, publiés tous les ans dans le "mémorial" de la Station, montraient que les hybrides, à 18 mois, avaient un poids significativement plus élevé que le parent (effets d'hétérosis) :

Croisement	1ère année	2ème année
	Mâles	Mâles
Hereford	403 kg	387 kg
Limousin x Hereford	444 kg	433 kg
Shorthorn	360 kg	367 kg
Limousin x Shorthorn	431 kg	451 kg
Angus	375 kg	367 kg
Limousin x Angus	437 kg	389 kg

Source Bernard Desthieux, La race bovine limousine et le développement de la région de programme du Limousin, 1963-1968, p. 120

138

De l'individuel au collectif : des hommes d'honneur

Aux hommes qui furent nos guides

Louis de Neuville : l'artisan d'un beau centenaire pour la race limousine

Louis de Neuville

C'est ce grand Monsieur, membre de l'Académie d'Agriculture, Président de l'union nationale des livres généalogiques (UNLG) et Président du Conseil international limousin qui, je l'ai raconté, fonda notre groupe CETA/ELPA. Éleveur lui-même, il a très tôt voulu prouver que, techniquement et financièrement, la race limousine était capable de faire vivre les éleveurs, qu'elle avait sa place dans le monde. Il fut son infatigable ambassadeur, il l'a défendue sans relâche, en France et partout dans le monde, faisant huit fois, dit-on, le tour de la terre ! Dès 1966, avec nos résultats techniques, certifiés par l'INRA, il a commencé à sillonner le monde: quatre continents, plus de soixante pays. Rares étaient ceux où il n'avait pas mis de Limousines! Dire qu'on voulait chez nous la diminuer, la disqualifier ! Qu'aurions-nous fait si les choses étaient restées en l'état ? Il fut l'homme providentiel sans lequel la Limousine n'aurait pas eu l'avenir qu'elle a obtenu.

Il a su, pour cela, s'entourer de personnes compétentes, et s'appuyer, en fondant le CETA, sur une équipe, et notamment sur un homme de métier comme Bernard Desthieux. Nous sommes fiers d'avoir fait partie de cette équipe de base qui, techniquement, lui fournissait les tests d'aptitudes dont il avait besoin pour nous défendre. Ce fut sa force : aucune race au monde n'avait les résultats techniques sur des animaux élevés en plein air (les 3/4 des animaux du monde sont élevés en plein air). **Il fallait prouver que le Limousin avait comme qualités ce que les autres races avaient comme défaut,** pour permettre aux éleveurs limousins, comme il en avait l'ambition, de trouver de nouveaux débouchés et d'améliorer leur sort, leur rendre l'espérance.

La première étape, importante, eut lieu en Argentine, comme je l'ai raconté, au concours mondial de Palermo. Je suis heureux d'y avoir participé avec notre fameux taureau Ufalo, qui en fut le grand champion. L. de Neuville créa là-bas la 1re association limousine. Elle sera suivie de quarante autres.

Adroit et prudent, il travaillait étroitement avec la recherche française, l'INRA, et l'Institut de l'élevage, pour s'appuyer sur des données scientifiques sérieuses et certifiées. Avec notre équipe de l'ELPA, il a créé, à Laplaud la première station de testage des reproducteurs mâles. Il avait une audace incroyable guidée par beaucoup d'intuition pour choisir à l'étranger ses interlocuteurs, doublée d'une activité prodigieuse. Et, avec lui, la vache limousine a fait ses entrées à la TV, avant on n'en parlait jamais.

En 1974, il est reparti encore vers d'autres horizons: la Chine! Plus il avait d'idées, plus il en faisait germer de nouvelles. Il savait que les vaches jaunes

Selon Louis de Neuville, « la Chine restait le dernier bastion que les éleveurs limousins n'avaient pas exploré /…/ En réalité, il n'y a pas d'élevage bovin organisé en Chine /…/. Depuis 1975, nous avons fait un modèle réduit en Thaïlande pour savoir ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire le jour où nous aborderions la Chine. C'est fait et nous avons réussi. »

Les bovins du Limousin, présents aujourd'hui dans une soixantaine de pays, ont conquis l'Empire du Milieu. Même si l'absence d'un protocole sanitaire franco-chinois empêche l'envoi d'animaux reproducteurs, des transferts de technologies dans le domaine de l'insémination artificielle et d'embryons sont actuellement en cours.

Any Bourrier (RFI - *Le bœuf limousin vedette en Chine* - 27/01/2006)

170

Une vie de passion et d'engagement au service d'un pays, de sa nature, de ses richesses, de ses habitants

Geneviève

Puis, Alix fit quatre fausses couches (1963, 64, 67, 69) •. Mon travail et mes fonctions m'empêchaient d'être présent et de la soutenir. Elle passa beaucoup de temps à l'hôpital. Elle était très malheureuse de ne pas pouvoir avoir d'autre enfant car elle rêvait, comme moi, d'une famille nombreuse. Nous avons eu alors le désir réciproque de passer par l'adoption et nous avons fini, en 1972, par adopter une petite fille, que nous avons appelée Geneviève, comme ma mère.

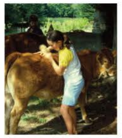
L'adoption de Geneviève a été compliquée. Il fallait l'autorisation du Président de la République, Georges Pompidou à l'époque, parce que nous faisions une adoption plénière et parce que nous avions déjà un enfant. Le fils du Président, médecin, nous aida et accéléra la procédure. Nous avons dû attendre trois ans, ce qui fut très difficile à vivre. Nous avons enfin pu aller la chercher à Paris ; elle avait exactement trois mois. Dès que nous l'avons mise dans notre voiture, elle a ri aux éclats, de Paris jusqu'à Meilhards, c'était incroyable ! Après Thierry, Geneviève, c'était un nouveau bonheur.

Thierry, lui, était déjà en pension à Limoges, où il avait maille à partir avec les enfants huppés de la bourgeoisie locale qui dédaignaient le fils de paysan. Il a été difficile pour lui d'accueillir le bébé.

Peu après, il nous fut proposé d'adopter un autre enfant d'origine algérienne. Je n'ai pas pu accepter car la guerre d'Algérie était encore présente en moi. C'était trop tôt et franchement, je le regrette encore énormément.

La petite fille et sa génisse Titine

•Voir ci-dessous p. 121



Séance de brossage.

Le bisou à Titine

97

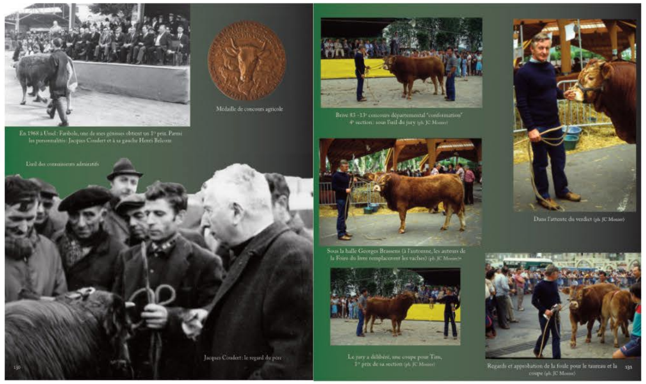
contention. Actuellement, on dispose aussi de chiens de troupeaux efficaces qui facilitent les déplacements des animaux dans les prés.

Je ne résiste pas à citer un passage du Petit Prince, dont l'auteur parle merveilleusement bien de la relation homme-animal chère à mon cœur: créer des liens !

> Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde… On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître.
>
> Adieu dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple: on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

Saint-Exupéry était certainement un pionnier de la communication animale, d'où mon plaisir de dresser mes animaux avec un respect pour eux qui était communicatif.

Alix et les génisses apprivoisées



En 1968 à Ussel : Fariboles, une de mes génisses obtient un 1er prix. Parmi les personnalités : Jacques Coudert et à sa gauche Henri Belcour

Médaille de concours agricole

L'œil des connaisseurs admiratifs

Jacques Coudert : le regard du père

130

Brive 83 - 13e concours départemental "conformation" 4e section : sous l'œil du jury (ph. JC Monier)

Sous la halle Georges Brassens (à l'automne, les auteurs de la Foire du livre remplaceront les vaches) (ph. JC Monier)

Le jury a délibéré, une coupe pour Tim, 1er prix de sa section (ph. JC Monier)

Dans l'attente du verdict (ph. JC Monier)

Regards et approbation de la foule pour le taureau et la coupe (ph. JC Monier) 131

IV.

LA MÉMOIRE DES POUBELLES

154 La parisienne et le pot au lait